

Jeune Christ Libérateur de la femme
par Thérèse Dufour



Préface d'Alfred de Meuron. Révisé
Cette préface n'a pu être envoyée avec les bonnes
feuilles. -

Genève

Eggenmann

Paris

(Fischbacher)

INTRODUCTION

Un des problèmes les plus ardues et
les plus brûlants de notre époque
est celui de la femme.

Pour les chrétiens, il se pose ainsi :
quelle est, dans la pensée de Dieu, la
place que doit occuper la femme vis-à-vis
de son Créateur et vis-à-vis de son pro-
chain?

Pour obtenir la solution de ce problème,

1

Ed. de Eggenmann
& Cie

1901, 84 p.

il faut aller directement à Celui dont on désire connaître la volonté.

Dieu est-il assez près de nous pour cela? Nous est-il possible d'aller simplement à Lui, comme des enfants à leur père, pour le prier d'éclairer notre intelligence et notre cœur?

On a dit souvent que non, on a souvent répété qu'en s'adressant au Père céleste, on ne peut pas être sûr de recevoir une réponse. Néanmoins nous venons à Lui parce que, nous en sommes convaincu, Lui seul pourra nous éclairer. Et la certitude inébranlable qu'Il ne s'y refusera pas, repose en Dieu lui-même, qui est lumière et qui est amour. Dieu ne peut vouloir laisser ses enfants dans l'obscurité, lorsqu'ils ont besoin, pour marcher en avant, des rayons de sa vérité.

Peut-être a-t-il été dans la volonté divine de laisser peser sur la femme le joug qui l'a écrasée pendant des siècles. Mais un moment vient, où tout châtement prend fin, où le grand Libérateur délivre les âmes

de tout fardeau qui n'est pas le sien. De tous côtés, la femme essaie de libérer son âme, et l'homme commence à comprendre que son devoir est d'aider la femme.

Mais jusqu'où doit aller cette libération? Jusqu'où reste-t-elle dans les limites de la volonté divine?

C'est précisément à cette question-là que nous ne saurions répondre par nous-mêmes.

C'est par la Bible que Dieu nous a parlé le plus directement, et par elle nous pourrions connaître la vérité tout entière. Si nous lisons ce Livre par l'Esprit et dans l'Esprit de Dieu, soyons certains que nous y trouverons la réponse à tous les problèmes.

Notre travail ne sera qu'un commencement.

Dieu suscitera, pour continuer son œuvre, des ouvriers plus capables, s'Il le veut, mais le silence nous est impossible, à la vue de toutes les agonies, de toutes les morts d'âmes, qui ont pour cause nos

idées fausses ou incertaines au sujet de la nature et des devoirs de la femme. Nous essayons donc d'attirer sur ce problème l'attention des chrétiens.

Genève, 1901.





I

La parole et l'Esprit de Dieu seront donc nos guides.

Et d'abord, comment lirons-nous la Bible? Serons-nous de ceux qui voient en elle avant tout un recueil de textes, qui cherchent, en ouvrant le Livre saint, des textes et pas autre chose.

Pour ceux qui étudient l'Écriture ainsi, les problèmes sont vite résolus. Chacun de ces petits membres de phrase renferme

à leurs yeux la vérité complète, absolue. Dès lors, il leur sera facile de trancher les questions les plus essentielles à la lumière et par l'autorité de deux ou trois mots tirés de la Bible. Seulement, ils courent grand risque de le faire dans un esprit directement opposé à celui qui a fait naître le divin Livre.

Jésus ne lisait pas les Ecritures ainsi, Lui qui nous déclare que c'est l'Esprit qui vivifie.

La Bible est un livre à la fois divin et humain. Divin, parce que Dieu y parle et nous y révèle, de sa nature et de sa volonté, tout ce que nous sommes capables de comprendre. Humain, parce que Dieu — sauf quand Il a parlé par son Fils — a toujours dû, pour se faire entendre des hommes, se servir d'un cerveau, d'un cœur et d'un esprit humains, c'est-à-dire inaptes à saisir la pensée divine tout entière.

En faut-il conclure qu'il est impossible de trouver nulle part le critère définitif,

nécessaire à la fermeté de la foi ? Et doit-on renoncer à entendre jamais une voix divine, pure de toute alliance humaine, et qu'on puisse suivre sans hésiter ? A Dieu ne plaise !.. ou plutôt : béni soit-Il ! Cette voix se trouve dans la Bible. S'il en était autrement, on ne pourrait obtenir aucune certitude, et du même coup la sainteté et la joie nous seraient refusées. Celui qui nous sauve ne revient pas sur ses serments et ne demande pas ce que nous sommes impuissants à donner. Or Il nous a promis la joie et nous ordonne la sainteté. Nous devons donc attendre de l'amour divin la possession de la vérité nécessaire à notre vie.

Nous la trouvons dans la Bible, mais non pas dans chaque mot de la Bible. La Bible peut et doit rester un livre fermé pour ceux qui la lisent uniquement par curiosité et sans se placer sous l'inspiration de l'Esprit-Saint.

On dira que nous sommes incapables de faire de nous-mêmes le départ entre le

divin et l'humain dans l'Écriture. Cela est bien évident, mais pourquoi Dieu nous a-t-Il promis le Saint-Esprit?

Si nous pouvions trouver la vérité par nous-mêmes, notre orgueil nous séparerait de Dieu pour l'éternité. Dieu a défendu à Adam et Eve de toucher au fruit de l'arbre de la connaissance, car leurs cœurs n'étaient pas encore remplis de l'amour divin. Et si la Bible est un livre incompréhensible pour l'homme animal, rempli des contradictions les plus étranges aux yeux de la chair, c'est que Dieu ne veut pas que l'homme acquière la science par ses propres forces. L'homme en effet se servirait immédiatement de cette science pour s'élever contre Dieu et faire ainsi son propre malheur.

Au reste, nous ne comprendrions pas que le Saint-Esprit nous fût donné, si nous pouvions, sans lui, recevoir la Parole de Dieu.

C'est l'Esprit seul qui peut nous faire voir dans la Bible la pensée de Dieu —

elle s'y trouve — et non pas les pensées de Moïse et de saint Paul, qui s'y trouvent également.

Allons plus loin. Nous pouvons trouver dans la Bible des pensées d'hommes, en désaccord ou en opposition avec la pensée de Dieu. Nous devons donc rejeter les unes pour rester d'accord avec l'autre. Il est impossible d'obéir à la parole d'un homme même sous la puissance du Saint-Esprit, quand cette parole est en désaccord avec le fond même de la Bible, avec le sens du Livre tout entier, des Ecritures prises dans leur ensemble.

Le tout premier argument sur lequel on s'appuie pour soutenir l'infériorité de la femme est tiré de la scène rapportée au chapitre II de la Genèse. La femme, dit-on, a été créée pour l'homme, après l'homme. Dieu a donné Ève à Adam pour lui être une aide, c'est-à-dire une auxiliaire subalterne.

Si l'homme n'avait pas eu besoin de la femme, conclut-on, celle-ci n'aurait jamais été créée.

La scène de la Genèse doit-elle être considérée au point de vue de l'homme? Nous ne le pensons pas, puisque Dieu a créé toutes choses pour Lui-même et non pour sa créature. Il a trouvé mauvaise la solitude de l'homme, car isolée au milieu d'une création inférieure, incapable encore de s'unir à Dieu, l'âme humaine n'aurait pu comprendre la loi d'amour. Il ne lui eût pas été possible alors de faire la volonté de Dieu. L'âme, avant de pouvoir aimer l'Être suprême qu'elle ne voyait pas, devait apprendre l'amour dans la compagnie d'un être semblable à elle.

Après avoir créé les cieux et la terre, Dieu crée l'homme à son image et selon sa ressemblance.

Il souffle dans ses narines une respiration de vie et l'homme devient une âme vivante.

A quel mystère ineffable nous assistons là! Est-il possible de lire une seule ligne de ce récit, sans frémir de reconnaissance et d'amour?

Dieu a créé l'homme. Mais que veut dire

ce mot ? *L'homme* est-il une des personnes que nous appelons aujourd'hui de ce nom ? Dieu a-t-il d'abord formé un seul sexe, autrement dit une partie du grand tout, l'humanité dont chaque être humain n'est qu'un membre ? Non. Au moment où Adam ouvrit les yeux à la lumière de la vie, il n'était pas un homme (*vir*), mais l'homme (*homo*), à la fois mâle et femelle, comme dit la Bible, l'homme entier, intégral, en un mot l'âme humaine.

« Nous sommes tous morts en Adam, » a écrit l'apôtre, et nous faisons chaque jour l'expérience douloureuse de cette vérité. Mais comment aurions-nous pu mourir en Adam, si nous n'avions tout d'abord été créés en lui ?

Notre conscience nous le dit à chaque heure, nous étions, au moment de sa chute, dans la créature qui a péché, et par conséquent, à bien plus forte raison encore, nous étions dans cette créature au moment de sa création.

Dieu nous a tous, hommes et femmes,

créés en Adam, lorsqu'Il le fit à son image et selon sa ressemblance. C'est devant cet être, dont notre intelligence ne peut se faire une idée précise, que fut prononcée la fameuse parole si mal comprise et si mal appliquée : Il n'est pas bon que l'homme soit seul. Je lui ferai une aide semblable à lui.

Et parce que Dieu avait trouvé mauvais que l'homme fût seul, Il lui chercha dans toute la création un être semblable à lui, un auxiliaire, une compagnie, si l'on peut dire.

Avant d'aller plus loin, nous voudrions appuyer sur un point. C'est pour Eve comme pour Adam que Dieu ne veut pas la solitude, puisqu'à ce moment l'âme humaine était encore concentrée en un seul être. Dieu cherche un compagnon pour l'âme, mais Il n'en trouve pas. Il fait passer devant Adam toutes les créatures, mais aucune ne peut devenir l'égale de l'homme. Dieu paraît renoncer alors à chercher dans la création l'être vivant dont

la compagnie est nécessaire à l'âme humaine. Il divise un être qu'Il avait créé et en fait deux âmes, afin que cet être ne soit plus seul. Le devoir de chacune d'elles sera d'aider l'autre dans l'obéissance à Dieu. Eve ne sera pas davantage l'aide d'Adam qu'Adam ne le sera d'Eve. Chacun est libre. Preuve en soit l'emploi que la femme fit de sa liberté. Mais les deux êtres sont solidaires. La chute d'Adam, succédant immédiatement à celle de sa compagne, nous le montre bien.

Ne nous arrêtons pas aux détails de ce récit, écrit, nous le croyons, sous l'inspiration du St-Esprit, mais par des hommes pécheurs, incapables de saisir la pensée de Dieu dans son intégrité. Comment des hommes déchus pourraient-ils peindre exactement la création d'un univers pur et d'une âme innocente? Un seul eût été capable de le faire, le Fils de Dieu. Mais dans notre langue de péché, des mots n'existent pas, suffisants pour traduire ces choses.

Tel qu'il est cependant, ce récit nous suffit, surtout si nous le savons incomplet. A travers lui, la pensée divine transparait. Nous n'y trouvons aucun appui à la théorie, si courante encore, de l'infériorité d'une partie de l'âme humaine à l'autre.

Mais il y a plus et mieux. Dans ces premiers récits, nous avons la preuve éclatante de l'égale liberté, soit de l'absolue égalité de l'homme et de la femme devant Dieu.

Où est cette preuve ?

Dans le fait essentiel de la chute, que les écrivains sacrés ont rapporté sans se rendre compte de sa valeur au point de vue de la femme. La Genèse, en effet, a été écrite sous l'économie du péché et de la loi, c'est-à-dire *après* la malédiction de la femme et *avant* la venue de son Libérateur. En outre, les écrivains sacrés étaient des hommes, et nous savons jusqu'à quel degré d'infamie les hommes ont tout de suite abusé de la parole divine : Ton mari dominera sur toi.

Le ou les auteurs de la Genèse avaient sur la femme les idées de leur temps. Supposer qu'ils s'en soient absolument débarrassés au moment où ils écrivaient les livres sacrés est un non-sens. Et il ne nous semble pas que les plus fervents adeptes de l'inspiration littérale des Ecritures puissent se résigner à ce non-sens. Il faudrait alors admettre que, tout le Lévitique étant parole de Dieu, nous devons nous soumettre à ses plus petites prescriptions. Or tous les chrétiens pensent que la loi mosaïque a été remplacée par une loi d'amour unique, différente et souvent même opposée à l'ancienne.

On trouve, dans le récit précédant la chute, des détails et une manière de voir qui sous-entendent l'infériorité féminine. Le contraire nous surprendrait.

Laissons donc les observations secondaires pour nous attacher au fait essentiel, central, la chute de l'humanité.

Nous sommes obligés de le reconnaître comme vrai, non seulement parce que

l'Écriture sainte nous le rapporte, mais encore et surtout parce que notre conscience nous en avait parlé avant elle.

Et d'abord, remarquons ceci : le tentateur s'adresse à Ève. Elle, et non pas Adam, consomme l'acte fatal. D'où cela vient-il ?

Satan a compris qu'Ève était la plus faible. — Telle est la réponse ordinaire. Et l'on entend par là qu'Ève était plus accessible à la tentation. C'est possible, mais ce fait, s'il prouvait quelque chose, prouverait plutôt la supériorité d'Eve.

Le piège de Satan était tendu, non aux instincts inférieurs de notre nature, mais à ses instincts les plus élevés : Vos yeux s'ouvriront. Vous serez comme des dieux.

Parce que l'homme avait été créé à l'image de Dieu, parce qu'une étincelle de divinité reposait au fond de son cœur, Satan a pu le tenter. Parce qu'il est libre enfin, l'homme a pu choisir la révolte et le péché au lieu de l'obéissance et de la sainteté.

La tentation et la chute de l'âme humaine sont les grandes preuves de sa liberté et de sa divinité.

Et la chute, a-t-elle été consommée par Adam ? Non. La principale coupable est cette Ève qu'on se refuse à voir en dehors d'une attitude d'humble soumission.

L'évidence nous contraint pourtant à reconnaître qu'à ce moment-là Dieu lui avait donné une toute autre situation. Ève, en effet, est libre de disposer d'elle-même comme elle l'entend, et elle le prouve en obéissant au tentateur et en désobéissant à Dieu.

S'il fut jamais dans l'histoire du monde un acte conscient, libre et gros de conséquences, c'est bien celui-là. Et la femme l'accomplit seule, sans avoir d'autorisation ou même de conseil à demander à celui qu'elle aurait dû, d'après la tradition, considérer comme son chef.

Que prouve tout cela ? dira-t-on peut-être. Nous n'avons jamais douté que la femme ne fût libre de s'unir à Satan ! Au

jour de la tentation et durant tous le cours de l'histoire, la femme a prouvé qu'elle pouvait choisir entre le bien et le mal.

Cela est vrai. Mais ici nous touchons à un point de douleur profonde et d'infamie. La manière dont l'homme use de la domination à lui donnée *pour un temps* sur sa compagne, suffirait à prouver qu'il est l'esclave du Calomniateur, du Menteur, du Meurtrier.

On ne doute pas que la femme puisse s'unir à Satan, mais on trouve naturel un état d'esclavage moral qui l'empêche de s'unir à Dieu. L'homme permet à la femme de se donner librement à Satan, il lui en facilite l'occasion, il la pousse et la livre à ce maître, mais il lui refuse la liberté de dépendre de Dieu sans intermédiaire. Aujourd'hui encore, dans bien des cas, on traite la femme comme un être sans âme, comme un animal supérieur. Presque toujours on lui demande de n'être pas autre chose que l'*être femelle* dont l'homme

a besoin. Elle peut, sans être inquiétée, suivre les instincts inférieurs de sa nature. L'homme l'encourage toujours dans ce sens. Même dans les milieux chrétiens, les jeunes filles sont élevées pour l'homme plutôt que pour Dieu. La prostitution est mise par plusieurs savants et, en général, par les lois, au rang d'une institution nécessaire à la société. Mais ceux qui restent indifférents lorsque la femme met en œuvre toute sa puissance de mort, se révoltent aussitôt et crient au danger quand elle revendique le droit de servir Dieu dans la liberté de son âme.

L'homme s'inquiète. Il veut garder ce privilège pour lui. Il veut dominer sur la femme jusque dans le domaine sacré de la conscience. Il estime que sa compagne doit recevoir la vie divine par son entremise et dans la mesure où il le jugera convenable. Il profite de la puissance temporaire qui lui a été conférée pour s'interposer éternellement — car il s'agit ici des choses de la vie éternelle — entre la créa-

ture et son Créateur, entre l'âme et son Dieu, entre l'épouse et son Epoux.

Revenons à notre étude. La chute de l'humanité n'est que le commencement de l'histoire du salut.

Vient ensuite la parole terrible, dont beaucoup de chrétiens abusent aujourd'hui, jusqu'à se rendre coupables de meurtres d'âmes : *Ton mari dominera sur toi.*

Appliquons-la d'abord à l'économie de la Loi, à l'époque où l'homme était livré au péché, tout en sachant que le péché lui était défendu, à l'économie de l'esclavage en un mot, et du châtement.

Etait-il dans la volonté de Dieu que, même à ce moment-là, la domination de l'homme sur la femme se fit sentir dans le domaine de la conscience ? Non, car Dieu a fait reposer son Esprit sur des femmes de l'Ancienne Alliance¹, sans avoir besoin pour cela de l'intervention de

¹ Par exemple : Marie, sœur de Moïse ; les prophétesses Débora, Hulda, Noadia, etc.

l'homme. Cependant la femme était alors soumise à l'homme et ne pouvait s'approcher librement de son Dieu. Il lui était interdit d'offrir elle-même des sacrifices pour effacer son péché ou le faire pardonner. De même, elle devait rester en dehors du service actif de Dieu, puisque sa faiblesse corporelle l'empêchait de se battre. Cette infériorité physique, cause première de son état d'esclavage actuel, est la seule punition que Dieu ait voulu infliger à la femme.

Mais ce châtement a eu, grâce à l'égoïsme et à la cruauté de l'homme, des suites qui ne rentraient point dans la volonté du Créateur.

Nous avons la conviction que jamais Dieu n'a soumis l'âme de la femme à celle de l'homme. Il ne lui a soumis que son corps.

Nous en voyons la preuve précisément dans le fait que la femme a été en esclavage sous l'Ancienne Alliance jusqu'au jour où Jésus est venu libérer les âmes et les

corps du joug de la Loi, rétablissant par son sacrifice la possibilité de l'union libre et spontanée de l'âme humaine avec son Créateur.

Tant que l'homme ne pouvait s'approcher de Dieu en dehors de certaines conditions matérielles, la servitude de la femme, servitude toute corporelle, devait durer. Son corps était sous le coup d'une malédiction divine, et cela suffisait pour qu'un abîme se creusât entre elle et son Créateur. Dans l'économie de la Loi, le culte rendu à Dieu par les hommes n'était pas le culte en esprit et en vérité que Jésus-Christ est venu inaugurer sur la terre.

L'homme qui voulait adorer Dieu était lié par mille esclavages, petits et grands, qui nous sembleraient monstrueux aujourd'hui ; ils étaient nécessaires alors pour affirmer, au milieu d'un peuple impur et idolâtre, la sainteté de Jéhovah. Sans intermédiaire, personne ne pouvait offrir à Dieu quelques mesures de farine, une colombe ou une pièce de bétail.

On les remettait au sacrificateur, seul qualifié pour les présenter à l'Éternel. Les prêtres ayant un défaut corporel étaient impitoyablement repoussés du sanctuaire. Ils ne pouvaient plus s'approcher du voile, et par conséquent la célébration des sacrifices leur demeurait interdite.

Ces ordonnances sont non-seulement différentes, mais positivement contraires aux ordres et aux promesses de Christ, le consolateur des affligés et des humbles, qui dit : « Quiconque croit en moi a la vie éternelle », et « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive ».

Dieu n'est pas seulement le Dieu de ceux qui ont la santé, la force, la beauté physique. Il ne repousse pas les disgraciés. Il les appelle à Lui plus tendrement, si possible, que les autres. Et pourtant il y eut un temps où les boiteux, les manchots, les infirmes étaient bannis de la maison de Dieu.

Maintenant les lois cérémonielles de l'Ancienne Alliance ont été abrogées par Jésus, Sauveur des hommes.

Aucun sacrificateur, aucun prophète n'a plus le droit de s'interposer entre Dieu et ses créatures. Mais Christ n'est pas venu sauver les hommes seulement. Il veut rendre à la femme aussi une liberté absolue pour le servir et pour l'aimer.

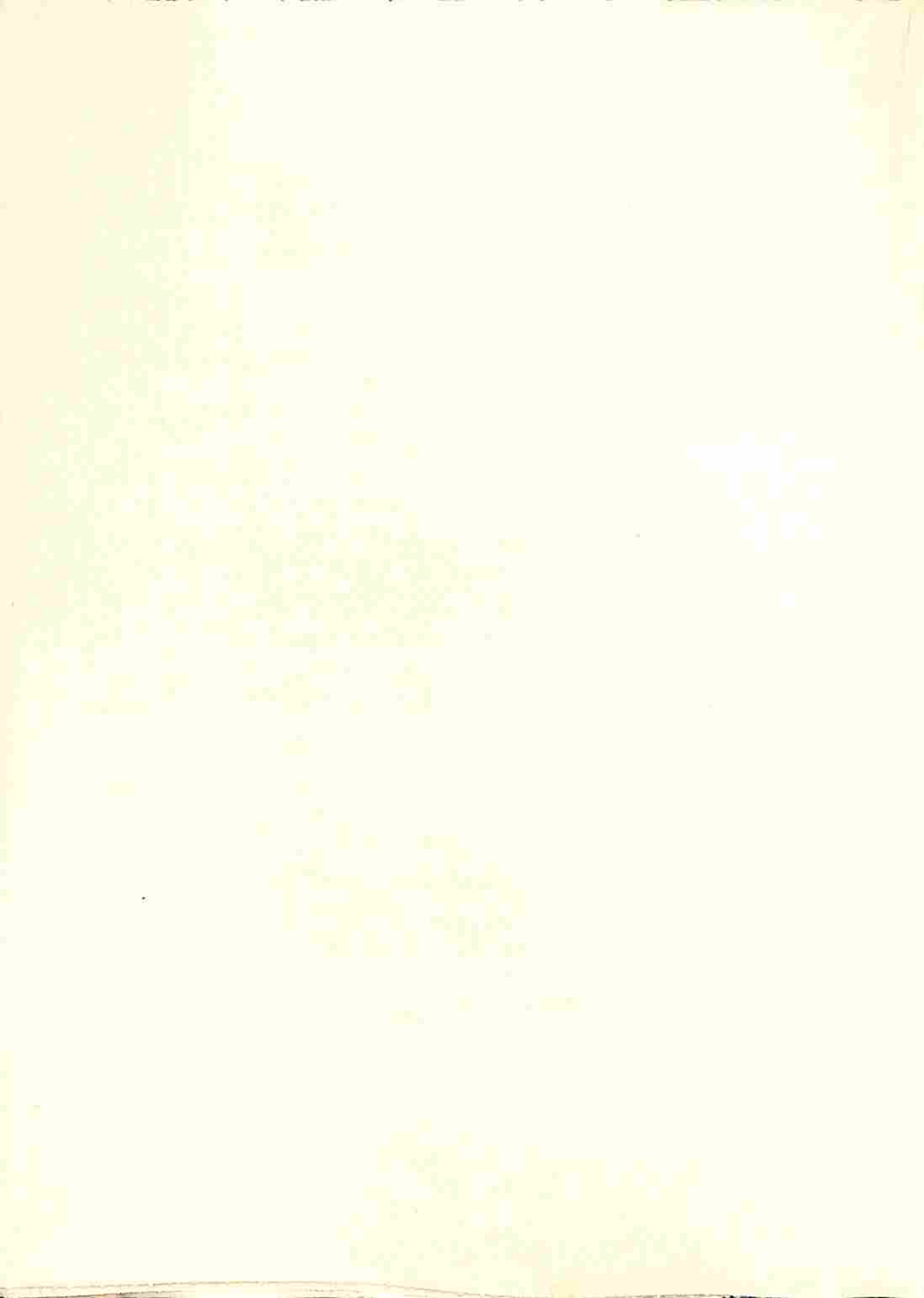
La femme ne pouvait secouer toute seule l'esclavage auquel l'avait réduite la parole : Ton mari dominera sur toi. C'est pourquoi Dieu lui a envoyé un Libérateur.

La femme était l'égale de l'homme avant la chute, et son châtement ne doit pas être éternel. Elle aussi peut être sauvée. Aucun chrétien ne pense que l'Évangile s'adresse aux hommes uniquement. Si la mort de Christ délivre l'homme de la malédiction divine, elle délivre aussi sa compagne. En Christ, non-seulement nous pouvons redevenir innocents aux yeux de Dieu, mais nous devons devenir saints, c'est-à-dire supérieurs à Adam au moment de sa création. Et Celui qui peut accomplir un tel miracle ne serait pas assez puissant pour rendre à la femme la position que Dieu

lui avait donnée avant qu'elle cédât aux insinuations du Malin !

Dix-neuf siècles ont passé, Jésus, depuis les jours de ton humiliation, et cependant... combien parmi nous comprennent ce que tu es venu faire ici-bas ? Pourquoi te connaissons-nous encore si mal, et résistons-nous à ton Esprit ? Le salut que tu apportes est si simple, si grand, et cependant nous le repoussons pour chercher ailleurs le bonheur et la vie ! Nous travaillons, nous discutons, nous affirmons, nous faisons souffrir, nous souffrons nous-mêmes... Et nous aimons mieux agoniser au milieu des ténèbres que d'entrer dans le Royaume de liberté et d'amour, dont tu es la Porte ! Pourquoi notre cœur est-il si dur ? Pourquoi Satan est-il si puissant en nous ?







II

DIEU en soit béni, Jésus a vaincu le monde, Jésus est plus fort que Satan ! Et si la lutte a été longue, si elle dure encore, nous savons pourtant que la victoire restera au Sauveur. Un jour viendra où l'injustice, le mensonge, la haine, la souffrance, seront détruits avec celui qui en est le père et qui a été meurtrier dès le commencement.

Tournons les yeux vers le passé. Nous

verrons le grand Libérateur délier peu à peu les jugs qui pesaient sur les hommes et les empêchaient de regarder au ciel.

D'abord, ce sont les traditions juives, les moules de pierre dans lesquels le culte du vrai Dieu est enfermé, liens terribles qui menacent d'étouffer le petit être à peine formé, muraille formidable, élevée entre Dieu et les hommes, et les empêchant de communiquer par l'esprit.

Puis, au moment de la Réformation, Christ de nouveau est intervenu. Une chaîne reliait à une conscience souveraine des multitudes de consciences sujettes, rivait les hommes aux hommes, et leur enlevait la liberté de s'unir à Dieu.

Ensuite, dans un temps bien rapproché de nous, Jésus délivre une race qui gémissait sous une tyrannie odieuse. Des hommes avaient abusé d'une malédiction divine pour faire de leurs frères des esclaves. Mais Jésus est mort pour les noirs comme pour les blancs. Il faut donc que les noirs, eux aussi, appartiennent à Celui

seul qui se les est acquis ; il faut qu'ils soient libérés de toute autre servitude.

Et maintenant, le Sauveur des hommes a encore une libération à accomplir, la dernière peut-être, la plus difficile à coup sûr, parce que la plus intime et la plus profonde.

Jésus-Christ doit libérer la femme du joug de l'homme.

Il doit dire à l'un : Tu n'as le droit d'exercer d'autorité sur personne, sinon tu prends ma place.

Il doit dire à l'autre : C'est à moi seul que tu as à obéir, au même titre que l'homme, ton frère.

Et Il doit répéter à tous les deux cette parole qu'on ne veut pas entendre parce qu'on ne veut pas s'y soumettre : « Vous n'avez qu'un seul Maître : le Christ ».

L'homme ne veut pas que Christ soit le seul Maître de ceux qu'Il a sauvés... Ou plutôt c'est Satan qui ne le veut pas. Et il fait tout pour arracher à Jésus une part de ce qui Lui appartient. A tout propos il

murmure au cœur qui a trouvé Jésus :
Quelle erreur de croire que tu peux appartenir tout entier à Dieu ! Ne vois-tu pas que, seul, ton orgueil te souffle de pareilles pensées ! Non, non, cœur misérable, ne t' imagine pas être fait pour la sainteté, et pouvoir appartenir à un seul Maître !

Tant que nous prêtons l'oreille à ces insinuations, nous travaillons contre Dieu, tout en appelant peut-être la venue de Son Règne par nos prières.

En voulant maintenir son autorité sur la femme, l'homme prend à Christ quelque chose qui lui appartient.

Mais, dit-on, la femme a été faite pour l'homme, et c'est l'homme qui doit la conduire à Christ !

Non, la femme n'a pas été créée pour l'homme :

Il est impossible à la femme de se donner sans réserve à son Sauveur aussi longtemps qu'elle n'a pas été libérée de tout autre joug. « Vous ne pouvez servir deux maîtres », a dit le Seigneur. Une âme ne

peut appartenir tout ensemble à un homme et à Dieu. On l'a bien compris au moment de la Réformation. Calvin, lorsqu'il parlait des « povres consciences », savait bien que Dieu veut l'homme libre, et que Jésus ne peut faire sa demeure d'un cœur appartenant à un autre.

La femme ne doit-elle donc jamais goûter la communion divine dans toute sa pureté ?

Des rapports directs entre le Sauveur et une âme féminine sont-ils impossibles ?

Personne n'aura le courage de l'affirmer.

En second lieu, si la femme appartient à l'homme, elle n'a pas d'âme, car l'essence même de l'âme c'est sa liberté, liberté de choisir entre le bien et le mal, de se donner à Dieu ou de se garder pour elle-même.

La scène du jardin d'Eden nous a prouvé la liberté de la femme. Dieu ou Satan, seulement, ont le pouvoir de régner sur l'âme humaine, et la femme ne peut se donner à un autre maître. L'homme n'a

rien à faire ici, on le voit. Et la femme ne peut lui appartenir ni un peu ni beaucoup, car on est libre tout à fait ou on ne l'est pas du tout. La liberté n'est pas une chose relative, surtout pour les chrétiens qui, ne reconnaissant d'autre autorité que celle de Christ, ne sauraient soumettre jamais leur conscience qu'à un seul Maître, ce Jésus dont ils portent le nom.

Une objection fréquente — ou pour mieux dire, un argument irréductible aux yeux des littéralistes plus ou moins conséquents, — ce sont les paroles de Paul dont on se sert pour étayer le dogme de la soumission de la femme, prétendu nécessaire à la bonne marche de l'humanité.

Que de maux ces paroles apostoliques n'ont-elles pas causés ! Ces armes puissantes assurément, Satan, qui peut se déguiser en ange de lumière, n'a pas manqué d'en faire l'usage redoutable et subtil dont il est coutumier. Il est temps qu'on le comprenne, et qu'on ne se serve plus de ces textes pour river des chaînes que Jésus

a brisées. Les paroles de Paul sur la femme ne peuvent pas être pour nous une autorité. La plupart d'entre elles sont des conseils d'une valeur temporaire, ou des appréciations d'homme dont Paul lui-même n'était pas absolument sûr. La parole suivante le prouve, venant après la fameuse comparaison des rapports entre époux avec les rapports entre Christ et l'Eglise : « Ce passage est bien mystérieux. Moi je l'explique en l'appliquant à Christ et à l'Eglise. *En tout cas*, chacun parmi vous doit aimer sa femme comme soi-même, et la femme doit respecter son mari (Ephés. V, 32, 33, version Stapfer).

Le moment est venu de ne plus faire une règle de foi d'une opinion personnelle souvent en contradiction avec elle-même¹, et, chose plus grave, en opposition directe avec l'esprit de Christ, si l'on tire les conséquences dernières et les plus profondes des principes qu'a posés le Maître. Nous

¹ Le passage Galates III, 28, est impossible à accorder avec Ephés. V, 23, 24, etc.

sommes convaincu que Paul lui-même, vivant à l'heure qu'il est, réproverait entièrement la comparaison contenue dans le Chapitre V (versets 22 à 30) de l'Épître aux Ephésiens.

Ce passage a été écrit dans un temps où l'on ignorait encore que toute personnalité humaine est inviolable et sacrée. Il ne peut s'expliquer autrement. En effet, elle est blasphématoire, l'affirmation qu'il peut y avoir entre deux êtres déchus les rapports qui existent entre Jésus-Christ et l'âme humaine. Si Paul a pu l'émettre, c'est qu'il ne voyait pas en la femme une personnalité humaine complète, c'est-à-dire indépendante de l'homme et dépendante de Dieu seul. Quand l'apôtre dit : « La femme a été créée pour l'homme », il émet une conception qui doit paraître aujourd'hui monstrueuse à toute conscience droite. Mais on ne peut s'en étonner : pour être débarrassé des idées de son temps sur la femme, il aurait fallu que Paul fût plus qu'un homme. Ce fait prouve que nous ne

pouvons laisser diriger notre conscience par aucun homme, fût-il l'apôtre Paul lui-même. Ce serait faire de lui un dieu. Ou, si nous pensons que chaque parole lui était imposée, nous faisons de lui une machine, un instrument inconscient et irresponsable, dont le Saint-Esprit se serait servi pour dicter des ordres à toute l'humanité future. Nous n'arrivons pas à ce point de notre travail sans savoir qu'il soulèvera beaucoup d'objections dans les milieux chrétiens. La puissance de la tradition est forte, même sur des consciences sincères et sur des cœurs droits. Et pourtant l'heure vient, nous en sommes convaincu, où l'on s'étonnera de n'avoir pas reconnu plus tôt la vérité de ce que nous venons d'exprimer.

Paul était-il Jésus-Christ ? Était-il le Fils de Dieu pour connaître intégralement la pensée de son Père ? L'Esprit lui avait-il été donné sans mesure ? Était-il Celui qui, un jour, sera tout en tous et à qui seul est remis le pouvoir de juger ? Alors

seulement, il eût été en droit de nous donner des ordres avec l'autorité que lui prêtent certains chrétiens. Il aurait fallu que Paul fût le Christ lui-même, pour embrasser dans son ensemble la perspective qui devait aboutir à cette éblouissante réalisation : Dieu tout en tous. Christ la voyait. Paul ne pouvait pas la voir. Et si nous l'entrevoyons aujourd'hui, c'est que nous bénéficions des lumières de tous ceux que Dieu a éclairés avant nous. Cette parole-ci n'est pas nouvelle : *Un nain porté sur les épaules d'un géant voit plus loin que ce géant.*

Cette vérité, on l'a fort bien admise lorsqu'il s'est agi de l'affranchissement des esclaves. A ce moment-là, s'est-on laissé intimider par la parole de Paul : Vous, serviteurs, obéissez à vos maîtres qui sont sur la terre, comme vous obéissez à Christ? Certes, on a été contraint de n'en pas plus tenir compte que des recommandations de l'apôtre au sujet du voile, de la coiffure féminine, etc. — Pourquoi donc

n'a-t-on pas vu qu'en désobéissant à une seule parole de Paul pour obéir à Dieu, on ébranlait du coup l'autorité suprême que jusqu'alors on avait prêtée à l'apôtre ?

En vérité, nous sommes encore bien éloignés de Dieu, puisque nous mettons, plus ou moins consciemment, la parole d'un homme sur le même rang que la Parole divine !

Une telle importance donnée à une pensée humaine, ne prouve-t-elle pas que nous sommes encore loin d'avoir compris le sens de ces mots : appartenir à Christ ?

Si nous étions réellement à Lui, nous n'aurions plus qu'un seul Docteur, un seul Directeur, Lui, encore Lui, toujours Lui. Ses disciples les plus fidèles n'ont jamais été et ne seront jamais que des témoins. Ils ne peuvent, ils ne doivent que témoigner, dire ce qu'ils ont vu, raconter ce que le Sauveur a fait pour eux, affirmer leur salut devant les hommes, et aimer comme Christ a aimé. Leur rôle s'arrête là. S'ils ont vraiment compris quel maître ils ser-

vent, ne doivent-ils pas renoncer à toute autorité, en réalisant qu'Un seul peut parler *avec autorité*, exercer le pouvoir, exiger l'obéissance ?

Nous voici maintenant devant la suprême objection faite à la libération de la femme.

Vous n'acceptez, nous dit-on, que l'autorité de Christ; vous voulez que Lui seul tranche toutes les questions. Mais vous ne pouvez vous appuyer sur aucune de ses paroles pour affirmer la liberté de conscience de la femme. Il n'en a jamais parlé.

Nous répondons : Il n'a jamais parlé non plus de l'esclavage et des lois cérémonielles juives. Il fallait cependant que ces dernières fussent abolies pour que la foi nouvelle pût s'épanouir dans les cœurs. Et l'Évangile devait aboutir nécessairement à la libération des esclaves. Jésus le savait, mais Il ne voulait pas donner à ses disciples des ordres que ceux-ci n'eussent pas compris. Il leur a dit seulement de se laisser instruire par le Saint-Esprit qui,

peu à peu, fait pénétrer la vie divine dans les plus intimes profondeurs de l'âme et du cœur humains.

Toute espèce de tyrannie — l'asservissement de la femme comme le cléricisme — doit disparaître pour que le salut de Dieu en Jésus-Christ soit consommé.

En conséquence, le plus petit acte d'autorité exercé sur la conscience d'un membre de la famille humaine par un autre, est un vol fait au Christ, le seul Roi, le seul Chef, le seul Maître de chaque créature.

Jésus est appelé dans la Bible l'*Epoux de l'Eglise*. Cette comparaison — simple image, ne l'oublions pas — est destinée à nous faire deviner quelque chose de l'ineffable. Par elle nous comprenons que nul ne peut se mettre entre l'âme et son Dieu Sauveur. Y a-t-il un intermédiaire entre deux êtres qui s'aiment au moment où ils s'unissent ?

Dieu veut nous faire saisir une réalité de l'ordre spirituel, en la comparant à un fait de l'ordre psycho-physiologique, mais

les deux domaines ne doivent pas être confondus.

Lorsque la Bible appelle Jésus-Christ l'*Epoux*, ce n'est pas pour comparer ses rapports avec l'humanité sanctifiée aux rapports moraux et spirituels du mari et de la femme. La position de Jésus-Christ vis-à-vis de l'Eglise n'est absolument pas la même que celle de l'homme vis-à-vis de la femme. Dieu appelle l'Eglise à l'honneur suprême d'entrer avec son Fils dans une union absolue et une égalité complète, et pour nous le faire saisir, la Bible a cette comparaison : « Celui qui t'a créée sera ton Epoux ; l'Eternel des armées est son nom ». Mais il a fallu l'amour immense de Dieu pour accomplir ce miracle. Dans l'union du mariage il n'en est pas ainsi. L'homme n'est pas d'une nature supérieure à la femme. En s'unissant à sa compagne, il n'a pas à l'élever jusqu'à lui, il n'a pas à la faire participer de sa propre nature, ni à la sauver, ce que le Christ a dû faire pour nous. Cette égalité, que

l'amour divin seul peut établir entre le Christ et l'Eglise, a existé dès l'origine entre l'homme et la femme. La Bible compare l'union de l'âme humaine et de son Sauveur à l'union passionnelle de deux êtres humains. Cette comparaison ne s'établit pas entre deux phénomènes de l'ordre spirituel. Elle serait blasphématoire, et de plus, en contradiction avec elle-même, puisque le nom seul d'époux, donné à Christ, fait prévoir le moment où il n'y aura plus entre Dieu et l'âme la plus timorée, la plus comprimée, la plus écrasée, qu'un seul intermédiaire : le Christ. L'homme devenu chrétien est ainsi conduit à renoncer à toute autorité sur celle qui est son égale devant Dieu, parce qu'elle a une âme. Or Dieu n'a pas créé deux qualités d'âmes, mais un seul « souffle de vie » répandu par la première créature dans toute l'humanité.

Nous en arrivons maintenant à la première thèse que nous désirons émettre.

Les résultats les plus profonds de l'œu-

vre de Christ n'ont pu être saisis complètement par les apôtres, incapables, bien que sous la puissance du Saint-Esprit, de se libérer de leur époque. La place prise par l'homme au-dessus de la femme est une usurpation et une tyrannie. Nous devons travailler à anéantir les conséquences de cette faute de l'humanité, faute suprême parce qu'elle est commise à la fois contre Dieu et contre la créature, et qu'elle comporte ainsi une désobéissance à toute la volonté divine.

Oui, l'homme qui se considère comme le chef spirituel de la femme, pèche contre Dieu et contre son prochain : contre Dieu, parce que Lui seul a le droit de se dire le Chef et le Maître d'une âme qu'Il a créée et qu'Il a voulu sauver; contre son prochain —et de la façon la plus terrible — parce qu'il prétend l'empêcher d'être mis au bénéfice du sacrifice de Christ... Et après avoir fait passer l'âme de la femme par l'agonie la plus cruelle, l'homme peut arriver parfois à se rendre coupable du

meurtre de cette âme, faite pour la liberté, et que l'esclavage abrutit et tue.

Qui dira combien de cœurs de femmes ont été étouffés par les liens monstrueux dont ils étaient liés ! Combien de créatures humaines résignées à leur esclavage, convaincues, les malheureuses, de leur éternelle minorité, ont abandonné Christ peu à peu ou tout d'un coup, pour suivre l'homme qu'on leur disait d'appeler leur maître ! Combien de consciences, rendues veules, se sont courbées avec joie sous le joug humain qu'on leur imposait, parce qu'il les dispensait du joug suprême, du joug de Christ qui réclamait pour Lui l'essence même, le germe de leur être.

Le jour du Jugement dernier pourra seul révéler le nombre des vies brisées, des énergies détruites, des intelligences jetées au vent, de toutes les forces détournées du service de Dieu, anéanties par l'atmosphère mortelle que l'âme féminine respire depuis des siècles.

Prenons garde de ne pas augmenter

d'un seul chiffre la somme des souffrances et des morts dont l'homme devra répondre un jour devant le Souverain Juge et l'humanité tout entière.

Dès maintenant, nous voyons quelques-unes des conséquences de cette tyrannie. La plus douloureuse à constater est celle-ci : la femme est si bien habituée à l'esclavage qu'elle a peur de la liberté. Elle aime mieux appartenir à un homme qu'à Jésus-Christ. Elle se sent trop faible pour s'appuyer uniquement sur Dieu et, dans sa honteuse et coupable veulerie, elle préfère l'atmosphère lourde de l'amour humain et de l'autorité humaine à l'air pur de la divine bergerie où Un seul ordonne et conduit.

Au lieu de comprendre que sa primauté dans la chute l'oblige à être aussi la première sur le champ du combat divin, bien souvent la femme trouve naturel que l'homme ait la grosse part de travail, et ne se plaint pas de la situation passive à laquelle elle se voit réduite ! Elle ne réclame

pas contre un ordre de choses qui l'empêche de faire pour son Maître ce qu'elle doit; d'employer toutes ses forces, intelligence, cœur et volonté, à hâter l'établissement du Royaume que le monde attend depuis dix-neuf siècles !

La femme qui se dit chrétienne ne doit plus permettre qu'aucune créature l'empêche d'aller à Christ seul et d'obéir à Christ seul. Mais nous sommes bien loin d'un pareil état de choses.

La femme chrétienne dit qu'elle appartient à Christ... et elle promet obéissance à un maître humain, qui l'obligera peut-être à vivre dans le luxe, quand la voix divine s'y oppose en elle.

Elle dit qu'elle appartient à Christ, et elle trouve naturel de ne jamais Lui rendre témoignage devant les hommes, de ne jamais appeler les autres à partager son trésor, de ne jamais crier aux perdus qu'elle a trouvé le Sauveur !

Elle trouve qu'il est dans les convenances de se voir refuser les moyens les

plus puissants de travailler pour le Maître, et elle se contente des secondes places ! Elle reste dans les cadres de réserve, au moment où la bataille, qui se livre pour arracher à Satan ses victimes, est plus ardente que jamais ; à l'heure où chaque soldat de Christ devrait être au premier rang.

Il est temps que la femme chrétienne se réveille enfin et rougisse de son inaction, de sa lâcheté, de son indifférence.

Il est temps qu'elle brise ces jougs qui la retiennent loin de son Roi, retardent l'avancement du règne de Dieu et prolongent l'agonie de Celui qu'elle aime.

Jésus a besoin de cœurs libres et non pas de cœurs esclaves. La lutte sera cruelle, nous le savons ; Satan est puissant, il est le maître de bien des cœurs, mais Christ a vaincu le monde, et c'est Lui qui combat pour nous.

Le moment est venu où la femme doit comprendre qu'elle offense Dieu en acceptant le joug de l'homme. Elle doit être

possédée par la soif de se donner plus complètement à son Sauveur et de travailler plus librement pour Lui. Comment peut-elle se résoudre à désobéir, une fois qu'elle l'a entendu, à cet ordre de son Maître : Ce que vous entendez qu'on vous dit à l'oreille, prêchez-le sur le haut des maisons¹, prêchez l'Évangile à toute créature²?

Il faut que la femme chrétienne s'aperçoive que sa vie est une contradiction inacceptable aux yeux de Dieu. Elle est heureuse, et elle n'a peut-être pas même amené une âme à la vie éternelle; elle est heureuse, et elle laisse les iniquités les plus révoltantes se perpétrer chaque jour sous ses yeux; elle est heureuse, et le monde se perd! Elle laisse gaspiller ses forces vives, et elle dit que Christ est sa vie!

Qu'elle se lève maintenant et qu'elle lutte, afin qu'il soit permis un jour à ses

¹ Matt. X, 27.

² Marc XVI, 15.

sœurs, à ses filles peut-être, de mettre enfin leur vie tout entière au service de Celui qui a besoin d'elles pour conquérir son Royaume !





III

Nous espérons avoir amené nos lecteurs et nos lectrices à la conviction de leur égalité devant Dieu et avoir prouvé le droit de la femme à n'appartenir qu'à Dieu et à le servir Lui seul. Mais si nous nous arrêtons ici, notre tâche ne serait qu'à moitié remplie et notre conscience à demi satisfaite. Jusqu'à présent nous n'avons établi qu'une théorie et nous savons que l'œuvre du disciple de Christ

doit être avant tout pratique. Nous voudrions donc examiner maintenant quelle doit être, d'après la pensée divine, la place de la femme dans la société, dans la famille et plus spécialement dans l'Église, puisque celle-ci a la prétention de témoigner de Christ au milieu d'un monde qui l'ignore. Mais nous ne pouvons procéder à cette étude qu'en nous appuyant sur notre première thèse : l'homme et la femme ne sont que les deux parties *égales* d'un tout qui est l'humanité.

Les conséquences de cette vérité débordent le domaine de la conscience et doivent entrer dans le domaine pratique. Pour le chrétien, il ne peut y avoir de séparation entre le temporel et le spirituel, entre la pratique et la conviction. L'une découle de l'autre; il est impossible qu'une foi sincère ne change pas une vie. Si donc nous sommes convaincus que la femme est l'égale de l'homme, nous devons déduire jusqu'au bout les conséquences de nos principes et demander que sa place dans

l'Église, la famille et la société soit celle d'une égale et non d'une inférieure. Or il est trop évident que la femme, dans l'état actuel des choses, a la position d'une mineure, il n'est pas nécessaire de nous arrêter à le prouver.

Dans le travail pour Dieu, en particulier, il n'a pas été donné à la femme de champ d'activité distinct où elle puisse travailler en suivant seulement sa conscience et sans avoir à la soumettre à une autorité humaine. Presque toujours on a cru devoir mettre un homme entre la femme chrétienne et son Dieu, on a obligé celle-ci à travailler sous la direction et l'autorité de l'homme. Elle peut bien, comme les diaconesses dans les hôpitaux, être le témoin puissant de l'amour du Christ, mais la cure d'âme n'est guère son affaire : un malade, pour être converti, a encore besoin de passer par les mains du pasteur. Le fait suivant, donné comme exemple de patience dans les écoles du dimanche, est typique et doit se renouveler souvent. Une diaco-

nesse soignait avec une charité admirable un libre-penseur qui avait toujours refusé d'entendre parler de Dieu et qui de plus avait un détestable caractère. Un matin, après avoir mis la patience de sa garde-malade à une plus rude épreuve que d'habitude, il s'écria tout-à-coup :

— Allez me chercher le pasteur, je veux voir le pasteur.

Et, sur un regard interrogateur, il ajouta :

— Eh bien ! oui, je crois qu'il est au ciel un Dieu miséricordieux, puisqu'il existe sur la terre des anges aussi patients que vous.

Ainsi donc cet homme ne croyait pas pouvoir arriver à la connaissance de Jésus par l'entremise d'une simple femme. N'avons-nous pas ici la preuve que jusqu'à présent la femme n'a pas été trouvée digne par une certaine classe d'hommes de conduire à Christ l'âme de son frère ? Nous pourrions multiplier les exemples ; cela n'est point nécessaire. Le plus petit moment de réflexion suffit pour nous faire

rejeter comme inexacte l'assertion suivante, bien souvent prononcée : la place laissée à la femme dans le travail pour Dieu est aussi importante que celle de l'homme. Elle est différente, mais non inférieure.

La vérité est au contraire ceci : la seule chose qui ait été faite pour la femme — et comment le nier ? — a été de lui interdire le domaine prétendu seul adéquat à l'organisation cérébrale du sexe masculin, c'est-à-dire les activités les plus importantes, les chemins qui semblent conduire le plus directement au but, les grandes forces, les voies larges, tout ce qui peut servir à faciliter le témoignage, à fortifier l'action, à rendre durable l'influence.

La femme s'est retirée, réfugiée dans le domaine qu'un autre avait trouvé indigne de lui. Ce domaine est celui des soins matériels donnés pour l'amour de Christ, du service dans le sens inférieur de ce mot, du témoignage rendu dans l'intimité, de l'amour, mais dans un sens bien restreint, de l'amour soumis et obéissant. La

femme a fait ce domaine sien. Et parce que sa soif de sauver est aussi ardente que celle de son frère, elle s'est servie des instruments qui lui étaient laissés de telle manière qu'un jour l'homme s'est réveillé et s'est aperçu que malgré la différence des conditions, le travail de sa compagne avait produit autant de fruits, peut-être, que le sien. Dès lors nous étonnerons-nous que les paroles suivantes soient souvent sorties des lèvres des serviteurs de Dieu? « Ce ne sont pas les prédications, la présidence des réunions, la célébration des sacrements, les cérémonies, qui sont les meilleurs moyens d'attirer les âmes à Jésus-Christ. Les visites, les rapports personnels avec ceux qu'on veut atteindre, les manifestations intimes de la vie chrétienne font plus que tout le reste. Eh bien! ces moyens-là, les plus modestes mais les plus importants, sont laissés aux femmes. Pourquoi ne s'en contentent-elles pas? »

Ces paroles ne sont pas justes. Les petits moyens ne sont pas même laissés aux

femmes, puisque les visites dites pastorales leur sont à peine permises à l'heure qu'il est, puisque non-seulement l'homme mais aussi la femme, lorsqu'ils désirent s'approcher de Dieu, demandent le pasteur. Une femme est, dirait-on, incapable d'éclairer la conscience et le cœur de son prochain.

En outre, nous n'avons aucune preuve que les moyens intimes soient les plus propices à l'avancement du règne de Dieu. Nous savons que la femme chrétienne s'en est servie d'une manière admirable, et qu'elle a peut-être obtenu autant de résultats par ces moyens seuls que l'homme par tous les moyens en général. Mais qu'aurait été son travail si elle avait pu sortir du cercle infiniment restreint où elle a été confinée?

Un argument qui se rencontre bien souvent chez les adversaires de la libération féminine est celui-ci : la femme n'est point faite pour la prédication, elle n'y réussirait pas.

Le contraire a été prouvé, quant à la prédication populaire, par l'Armée du Salut, dont les postes tenus par des *officières* réussissent aussi bien, si ce n'est mieux, que les postes tenus par des officiers. Quant à la prédication dans les milieux cultivés, pourquoi la femme, capable de faire un bon avocat, un bon médecin ou un bon professeur, serait-elle incapable de remplir dignement les fonctions de pasteur ?

Et à supposer que la femme ne soit pas apte à prêcher, ce n'est pas aux lois à le lui défendre. Les lois empêchent-elles les hommes peu capables de devenir ministres du Saint-Evangile ? Certes non ; cela serait injuste et inutile. On a compté sur le bon sens et la concurrence pour opérer une sélection nécessaire mais impossible à obtenir à coups de décrets.

Pourquoi n'agit-on pas de même à l'égard des femmes ? Si décidément elles ne sont pas aptes à la prédication, leur éloignement de la chaire chrétienne se

ferait de lui-même. Et il est absurde de supposer que l'orgueil ou l'ambition sont les motifs qui poussent les femmes à revendiquer le droit d'annoncer Christ aux multitudes. Elles savent trop bien que dans l'état actuel des esprits, la moquerie et le mépris seront les premiers fruits que leurs efforts leur rapporteront. Il est arbitraire d'interdire à la femme la prédication. De quel droit et sous quel prétexte d'obéissance pourrait-on le faire? Ne sait-on pas que les tout premiers prédicateurs de la résurrection du Christ ont été des femmes et que leur ministère fut consacré par le Fils de Dieu lui-même?

On a beaucoup dit que, les facultés de l'homme et de la femme étant différentes, les deux sexes ne doivent pas avoir les mêmes champs d'activité. Cette parole ne s'applique plus à la prédication seule mais à la charge pastorale en général.

Nous ne voulons pas entrer dans la question de l'égalité intellectuelle des deux sexes, qui n'a rien à faire ici. En effet, ce

n'est pas l'incapacité de la femme qui lui a fermé les champs d'activité que l'homme se réservait. Pour que la femme fût jugée incapable, on aurait dû, tout au moins, lui faire subir une épreuve. Or rien de semblable ne s'est passé dans le domaine de l'activité pastorale. L'incapacité de la femme est un dogme que l'on doit recevoir sans le discuter, un véritable postulat. Pourquoi ne nomme-t-on pas une femme pasteur ou évangéliste ? Est-ce parce qu'elle n'a pas fait les études, qu'elle n'a pas la santé nécessaire, ou que ses facultés sont insuffisantes ? Nullement. Une femme savante comme Erasme, plus intelligente et plus forte que la moyenne des hommes — cela s'est vu — ne peut espérer se voir confier aucune charge dans le cadre actuel de nos Eglises. Pourquoi ? Parce qu'elle est une femme.

La nature de la femme, dit-on, est beaucoup trop primesautière, spontanée, pour qu'il soit prudent de lui confier de graves responsabilités.

Cette raison, une des plus péremptoi- res, donnée à l'éloignement de la fem- me de toute charge ecclésiastique, ne peut résister à l'examen. En effet l'enthou- siasme et l'instabilité du caractère appar- tiennent-ils au seul sexe féminin ? En aucune façon. Ils sont le partage de toutes les natures impulsives, tant masculines que féminines. Telle femme commerçante pourrait en remontrer à bien des hommes pour le sens rassis et la conduite des af- faires. D'autre part, un jeune homme au tempérament bouillant et à l'imagination ardente va-t-il se voir inexorablement re- fuser tous les postes de pasteur en raison de ces traits de caractère ? Nullement. On lui conseillera peut-être de travailler plus longtemps qu'un autre sous une direction particulière, afin d'acquérir l'expérience nécessaire. Mais il n'existe pas une loi, un article de règlement qui puisse l'empêcher de se présenter à toutes les charges et de les remplir s'il est nommé. Ce même jeune homme, mis à la tête d'une paroisse, est

peut-être beaucoup moins apte à la diriger que sa sœur déclarée incapable.

Ce qu'il est impossible de nier, c'est que les natures impulsives se rencontrent beaucoup plus fréquemment chez les femmes que chez les hommes. Devons-nous voir dans ce fait une différence de nature ou le résultat d'une éducation faussée depuis des siècles? Cette question ne peut recevoir de réponse définitive pour le moment. Ce que nous savons, c'est que le déséquilibre si souvent constaté chez la femme s'explique tout naturellement par la servitude dans laquelle elle a vécu dès le commencement du monde. Ce déséquilibre et l'infériorité morale qui en résulte ne peuvent disparaître que par un régime contraire à celui que l'on a imposé à la femme jusqu'à aujourd'hui. La priver de la liberté dans la crainte qu'elle n'en abuse, est de la plus grande injustice.

Est-il juste, en effet, après avoir tenu en minorité depuis le commencement du monde la moitié de la race humaine, de

se faire un prétexte des résultats inévitables de cette tyrannie pour la continuer éternellement?

Est-il juste d'enlever aux victimes du plus atroce abus de pouvoir leur dernier espoir d'atteindre jamais la majorité spirituelle?

Que penserait-on d'un être qui, après en avoir écrasé un autre plus faible que lui, voudrait lui défendre de se relever, sous prétexte qu'il est déjà à moitié mort et qu'il ne pourra jamais revenir à la vie? Voilà pourtant ce que peuvent faire sans s'en douter les chrétiens qui se servent de leur autorité de pasteurs ou de chefs d'Églises pour étouffer autour d'eux les voix bien faibles qui s'éveillent au souffle divin!

Nous arrivons à la dernière observation nécessaire à réfuter: Pourquoi, dit-on, ouvrir à la femme d'autres champs de travail, puisque beaucoup de ceux qui lui sont abandonnés restent en friche? La place de la femme est dans son intérieur,

auprès des malades, avec les enfants. Il y a là de quoi occuper bien plus de femmes encore que celles qui désirent travailler.

En effet, elles sont nombreuses les femmes qui ont si bien obéi aux ordres donnés, en vue de leur soumission, par leur seigneur et maître, que plus rien n'est capable de les intéresser, hormis leurs robes et leurs chapeaux. Nous voyons dans ce fait non pas la preuve que la femme n'a point d'âme, mais le résultat de six mille ans d'efforts tentés pour arriver à tuer cette âme qui résiste toujours. Nous avons vu qu'à l'heure de sa création l'âme de la femme était aussi libre, aussi fière que celle de l'homme, ses aspirations aussi hautes, sa soif de savoir plus grande encore, peut-être. Maintenant il n'en est plus ainsi pour la majorité des femmes. Mais la faute n'est-elle pas en grande partie à l'homme, qui trop souvent s'est servi de sa puissance pour empêcher sa compagne de se développer, afin de s'assurer sur elle une domination éternelle ?

Cette mutilation d'âme est bien souvent inconsciente. La preuve en est dans l'aide que l'homme demande à la femme. L'homme ne comprend pas qu'il ne pourra jamais trouver dans sa compagne une aide véritable tant qu'il la cantonne dans un domaine où elle étouffe et où elle s'engourdit. Il veut qu'elle soit un soutien pour lui, mais elle en sera absolument incapable tant qu'elle ne sera pas libre de développer, comme lui-même, sa volonté, son intelligence et son cœur. Les âmes, comme les corps, ont besoin de grand air et meurent quand elles en sont privées. L'homme prétend imposer à sa compagne une atmosphère de serre chaude que lui-même ne voudrait et ne pourrait supporter. Cette atmosphère est saine pour la femme, dit-il, et pourtant il sait que lui-même il en mourrait.

Le dernier rempart derrière lequel les conservateurs quand même narguent les partisans du progrès s'appelle la tradition. Elle est puissante cette forteresse,

et pourtant elle s'écroulera sous les coups redoublés de la justice et de la vérité. Aujourd'hui la tradition règne encore et il dépend de ceux qui lui obéissent, d'avancer ou de reculer, pour bien longtemps peut-être, le temps de la libération de milliers d'êtres humains.

L'Eglise est conservatrice dans son essence. Aussi est-ce à ses serviteurs et à ses chefs que nous nous adressons maintenant pour leur dire: Serez-vous pour nous ou contre nous? Vous servirez-vous de votre puissance pour maintenir le joug de fer qui empêche la moitié de l'humanité d'obéir aux ordres de votre Maître?

Avant de répondre, reportez-vous au temps où, dans l'ardeur de la jeunesse, vous vous êtes décidés à employer toute votre vie, toutes vos forces, au triomphe de Christ ici-bas... Devant vous, un monde agonise. Les injustices les plus atroces s'accomplissent tous les jours sous vos yeux. Votre cœur saigne et l'angoisse de votre âme est devenue intolérable en face

de l'immense souffrance, à laquelle vous ne voyez point de remède. Mais tout-à-coup, ô infinie miséricorde de Dieu, un rayon de lumière a glissé dans votre nuit. Bientôt les ténèbres de votre âme font place à des clartés éblouissantes au milieu desquelles rayonne la figure adorable du Sauveur. Cette consolation, cette guérison, ce suprême remède, cherchés parfois désespérément, ils se trouvent en Jésus-Christ. Il est le Sauveur dans le sens le plus complet, le plus radieux du mot. Il est le Libérateur de tous les jous, de toutes les chaînes, de tous les esclavages. Il est le Roi qui fait de ses esclaves volontaires des rois à leur tour, des plus que vainqueurs, des sauveurs. Désormais votre vie n'aura plus qu'un but : faire connaître à tous ce Témoin suprême de l'amour de Dieu, ce grand Médecin qui guérit toutes les maladies.

Vous êtes des hommes, vous faites peut-être des études qui vous ouvriront les chaires chrétiennes, et dès lors vous aurez

le droit de crier bien haut devant tous votre foi en Celui qui vous a sauvés, vous avez le droit de l'annoncer aux multitudes, c'est à vous que sont confiés les jeunes cœurs de ceux et de celles qui se préparent à prendre leur place de membres d'église. Tous les postes officiels vous sont accessibles. A vos regards se découvre un champ d'action sans limite. Vous êtes heureux.

Mais supposez un instant que vos cœurs battent dans des poitrines de femmes. En seront-ils moins tendres, moins généreux ? Souffriront-ils moins des souffrances d'autrui ? La soif de guérir ces souffrances sera-t-elle moins intense ? Ah ! vous savez bien que non ! Votre angoisse à la vue des perdus et votre allégresse à la nouvelle du salut seront les mêmes, mais vous aurez la bouche fermée, mais tout ce qui bouillonne dans vos cœurs sera peu à peu étouffé, anéanti, perdu pour jamais. Vous connaissez le remède, vous savez que vous avez entre les mains le miraculeux secret

qui change la souffrance en bonheur et l'égoïsme en amour, vous brûlez d'apporter à chacun cette délivrance, d'en répandre le secret... et cela vous est impossible, et cela ne vous est pas permis, parce que... vous êtes des femmes...

Et, par des liens plus forts que l'airain, par des murailles plus épaisses que les vieux remparts du Moyen-âge, par des baillons plus étouffants que des instruments de torture, la volonté de l'homme et les traditions vous paralysent, mettent une sourdine à vos voix, lient vos bras et vos cœurs.

« La femme, vous dit-on, ne doit pas sortir du domaine qui lui est propre. La prédication, l'action extérieure ne sont pas son fait. Elle doit se contenter de la place qui lui est laissée et rendre témoignage à son Sauveur par sa patience, sa modestie et sa charité, plutôt que par des discours ou des exhortations. »

Que se passerait-il dans vos cœurs, saignants de la souffrance du monde et

illuminés par la nouvelle du salut, si les paroles qui vous semblent si naturelles, quand elles sont adressées à vos sœurs et à vos compagnes, vous étaient adressées à vous-mêmes ? Si, une fois votre champ d'activité restreint par une volonté arbitraire à un cercle infranchissable, vous vous voyiez enlever à tout jamais l'espérance d'atteindre ceux-là justement qui ont le plus besoin de votre foi et de votre amour ?





IV

Voici maintenant notre seconde thèse : Dans le champ du divin Père de famille, la liberté d'action de la femme doit être aussi complète que celle de l'homme. Ceci ne revient pas à dire que la femme est semblable à l'homme. Chacun d'eux peut accomplir le même travail d'une manière différente et avec des dons divers. « En Jésus-Christ il n'y a... ni homme ni femme », observe le même saint Paul dont on a invoqué solen-

vent être des obstacles à l'union individuelle de chaque âme avec son Sauveur, s'ils ôtent à cette union le caractère de libre spontanéité qui est indispensable à sa profondeur et à sa fécondité, et s'ils font dépendre en quelque sorte de l'acte sacramentel la foi et la vie intérieure du croyant.

De plus, il est bien difficile qu'ils ne fassent pas de ceux qui les distribuent des dispensateurs des grâces divines, autrement dit des prêtres, au lieu de les laisser à l'unique place qui doit être la leur : celle de témoins du seul Maître et du seul Docteur.

Dans les cérémonies, par exemple, l'officiant ne peut-il pas sentir son cœur frémir d'un subtil mouvement d'orgueil, si subtil qu'à vrai dire il lui faudrait descendre bien profondément en lui-même pour s'en rendre compte d'une manière suffisamment consciente ? Ne peut-il pas se mettre alors, comme d'ailleurs pour le culte et l'activité pastorale en général, entre Dieu et les hommes ? Quand il célèbre un bap-

tème, bénit un mariage, consacre un jeune collègue au saint ministère, distribue le pain et le vin de la Cène, ou reçoit les catéchumènes dans l'église, ne côtoie-t-il pas de bien près un précipice dangereux? Il est facile de retrouver des traces cléricales dans nos formes ecclésiastiques. Ne sont-elles pas nombreuses les personnes chez qui se rencontre encore la croyance plus ou moins consciente à l'*opus operatum* dans la Cène reçue des mains d'un *prêtre*, curé ou pasteur? Et ne font-elles pas ainsi d'un acte qui devait rester un repas mystique et fraternel des disciples du Christ, un sacrement par lequel l'âme croit s'unir à son Dieu d'une façon magique, c'est-à-dire immorale? Nous ne voulons pas insister. Mais cette digression était nécessaire pour faire comprendre que nous demandons pour la femme, non pas la domination sur aucune créature humaine, mais simplement la liberté de s'unir *sans intermédiaire* à son Sauveur et de n'obéir qu'à Lui seul.

La place que nous réclamons pour la femme dans l'Eglise n'est pas une position d'autorité entraînant une suprématie. Nous ne pouvons nous lasser de répéter que, pour nous, l'autorité appartient à notre seul Roi, et qu'à sa place, aucun être, homme ou femme, n'a le droit de l'exercer sur la terre. Christ est la tête, le « Chef » d'un corps qui est l'Eglise. Lui seul doit donner les ordres auxquels les membres obéissent.

Nous n'avons pas encore parlé de la position de la femme dans la famille et dans la société. Nous ne pouvons qu'effleurer ces sujets, car nous n'avons ni la compétence ni la volonté de les traiter. Du reste, le lecteur qui nous a suivi jusqu'ici aura sans doute compris que la libération de la conscience féminine entraîne l'égalité des deux sexes dans ces trois domaines : l'Eglise, la famille et la société.

Nous supposons que la liberté de la femme dans l'Eglise soit la même que celle de l'homme. Aucune porte ne lui est fer-

mée et aucune charge refusée par le seul fait qu'elle est une femme. Cela suffit-il pour que cette œuvre de Satan, dont nous avons parlé dans tout ce qui précède et qui nous a mis la plume en main, soit détruite? Pas encore, car l'Eglise ne peut se désintéresser de la famille ni de la société, dans lesquelles la femme est encore en esclavage.

Beaucoup de personnes prétendent que le christianisme a inscrit l'infériorité de la femme parmi ses dogmes. Jésus, disent-elles, appelle Dieu *notre Père*. Et elles en infèrent que la famille humaine est un type de la famille spirituelle, de la famille divine, autrement dit que l'homme doit avoir dans sa famille la place que Dieu a dans la sienne.

Ceux qui parlent ainsi oublient qu'une comparaison est une image et doit illustrer une pensée, une réalité divine, tout en étant incapable de l'exprimer dans sa plénitude. Une raison formelle s'opposait à ce que Jésus comparât l'amour de Dieu

pour sa créature à l'amour d'une mère. Quand nous nous rappelons quelle était la position de la femme au temps de Jésus-Christ, nous comprenons que ç'eût été rabaisser Dieu et porter atteinte à sa puissance et à sa grandeur que de lui donner le nom de Mère.

Mais si Jésus nous a parlé de Dieu comme de notre Père, il nous a dit en même temps — ce que de nombreux contemporains oublient : — « Ne donnez à personne sur la terre le nom de père, car un seul est votre Père, le Père céleste ». — Jésus a dû employer des mots humains pour traduire les réalités divines. Mais tous ceux qui sont entrés dans ce Royaume de la vie éternelle inauguré dès ici-bas savent fort bien que nos relations humaines les plus intimes et les plus douces sont d'un ordre absolument différent de celui de nos rapports avec Dieu. Les comparaisons sont donc impossibles à serrer de près.

Dans la famille comme dans les autres

domaines, l'autorité n'appartient qu'à Jésus-Christ et la femme doit être libre d'obéir, en toutes choses et en tout temps, à ce seul Maître. Or, comment cela serait-il possible si, au début de la vie conjugale, elle promet l'obéissance à un autre¹ ?

Penser un seul instant qu'une autre autorité peut remplacer pour la femme celle de Christ, c'est en revenir à cette affirmation : la femme restera toujours une mineure, autrement dit une irresponsable devant Dieu comme devant les hommes. C'est la faire entrer dans la catégorie des petits enfants ou des faibles d'esprit.

Ceci nous amène à une dernière obser-

¹ Nous faisons remarquer à nos lecteurs que nous ne voulons pas sortir ici du point de vue strictement chrétien. Nous n'avons pas à nous occuper de la possibilité ou de l'impossibilité de l'union de deux consciences libres — c'est-à-dire égales l'une à l'autre, et non pas esclaves l'une de l'autre — mais ne dépendant pas du Maître suprême. Nous renvoyons donc le lecteur, pour cette question-là, au livre de Stuart Mill : *L'assujettissement des femmes*.

vation relative à la position de la femme dans la société. Tant que la femme n'aura pas repris — en principe tout au moins — dans l'Eglise et dans la famille, la place qui est la sienne, les efforts — quelque'ils soient — tentés pour libérer son corps de l'épouvantable esclavage de la « réglementation », et son être tout entier de la tyrannie maritale, ne pourront pas atteindre leur but.

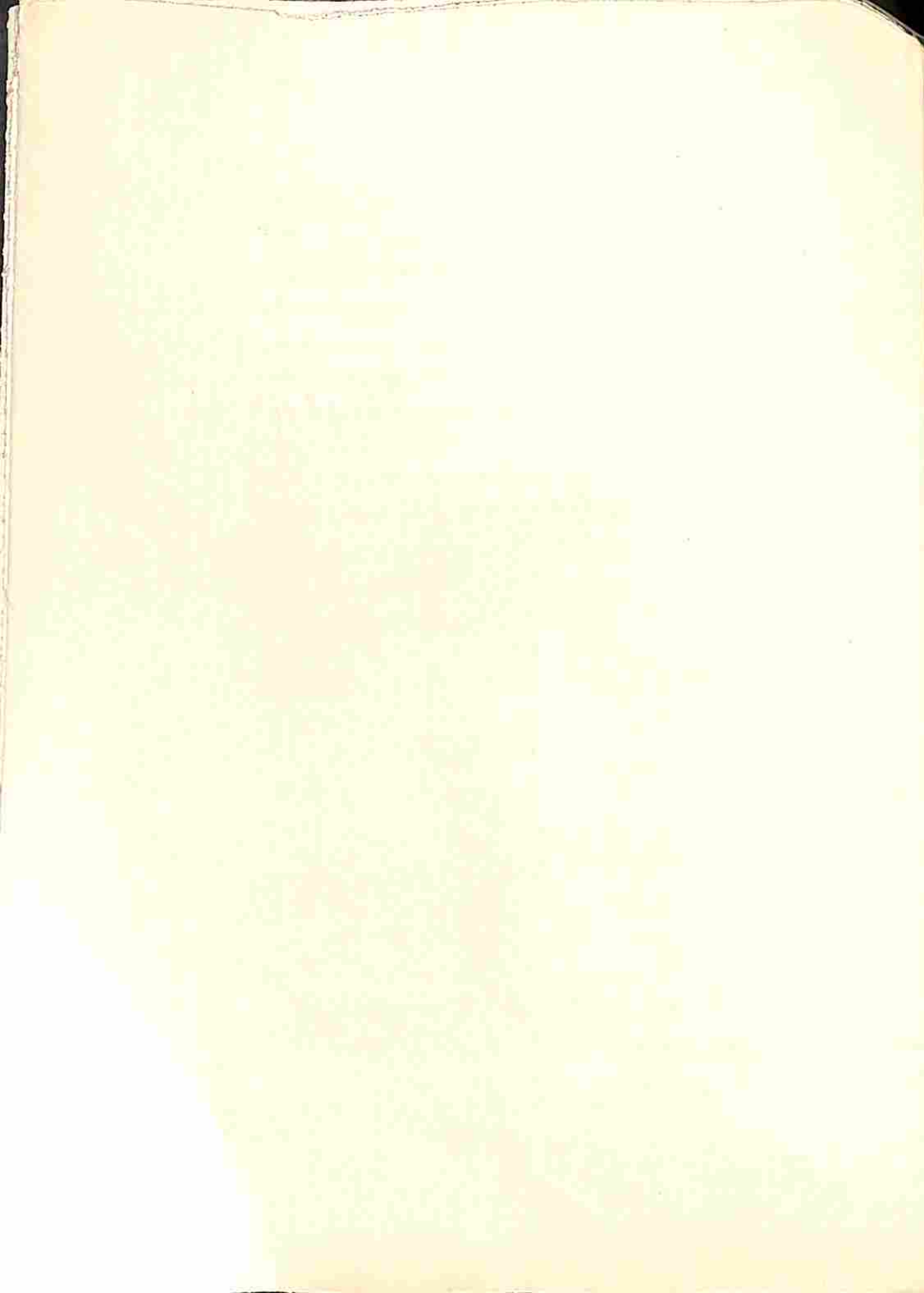
Si la femme n'est pas l'égale de l'homme, si elle a été créée pour lui, il est naturel qu'il s'en serve selon son bon plaisir de la même façon qu'il se sert des animaux pour d'autres fins. Il est naturel que les femmes atteintes de maladies contagieuses, contractées par le fait de l'homme, soient soumises à la même loi que les bestiaux dont l'état sanitaire présente un danger pour la société.

Tant qu'on admettra que l'âme féminine est d'une qualité inférieure à celle de l'âme masculine, il sera impossible à nos contradicteurs d'affirmer que la personnalité

de la femme est aussi sacrée, aussi inattaquable que celle de l'homme.

Aussi longtemps que vous conférerez à un homme le droit de violer la conscience d'une seule femme, en se plaçant entre elle et son Sauveur, vous lui donnerez, à bien plus forte raison, le droit de violer son corps, car l'esclavage du corps n'est que passager, tandis que la servitude de l'âme est éternelle.







CONCLUSION

ARRIVÉ au terme de ce travail, formulons une observation que nos lecteurs ont probablement faite avant nous.

Pourquoi ne nous occuper que de la femme chrétienne? Jésus-Christ n'est-il venu libérer que celle-là?

Non. Jésus est venu libérer toutes les femmes. Si nous nous sommes restreint à la minorité, c'est pour deux raisons.

La conscience doit être libérée avant tout, parce que d'elle dépend le reste. La

situation actuelle des femmes et l'esclavage de leur corps seraient impossibles si leur personnalité morale était respectée.

Les efforts « féministes » se sont faits, jusqu'à aujourd'hui, en dehors de l'Eglise. Les chrétiens sont aveuglés presque tous au sujet de la femme, et plusieurs le sont certainement malgré eux. Mais d'autres ne veulent pas ouvrir les yeux et ne rougissent pas d'être dépassés, sur le chemin de l'amour et de la justice, par des hommes qui ne connaissent même pas la Source suprême de l'amour et de la justice. Pourquoi l'Eglise est-elle le dernier rempart de l'autoritarisme masculin, rempart qui n'a pu encore être ébranlé par aucune puissance ?

Dieu veille cependant. Il n'abandonne aucun de ses enfants, et Il a, dans le secret et le silence, préparé l'arme nécessaire pour renverser cet égoïsme qui ne veut pas se laisser vaincre. A force de souffrir sous la tyrannie qui l'écrase, l'âme féminine s'est trempée, elle a été transformée

par la fournaise purifiante. L'homme va se réveiller bientôt, et s'apercevoir que la place qu'il voulait pour lui seul, une autre l'a prise et a été rendue digne de la remplir justement par les traitements destinés à l'en éloigner pour jamais. Cette place, cette gloire suprême, est celle d'enfants de Dieu, d'amis auxquels le Père révèle ses ineffables secrets, de disciples à qui le Maître peut dire : « Je ne vous appelle plus serviteurs, parce que je vous ai fait connaître tout ce que j'ai reçu du Père ».

La femme demande aujourd'hui cette glorieuse place de liberté et d'amour, mais ce n'est pas pour en chasser son compagnon. Toutefois, que l'homme prenne garde ! En refusant d'obéir jusqu'au bout à la loi d'amour, il s'éloignera de Dieu, et parce qu'il n'aura pas pu croire que l'âme féminine est égale à la sienne, il la verra peut-être monter plus haut que lui-même. Nous demandons à Dieu qu'il n'en soit pas ainsi et que ce ne soit pas aux deux parties de l'humanité que puisse

s'appliquer la parole de Jésus : « Ainsi les derniers seront les premiers et les premiers seront les derniers ». (Matth. XX, 16).



nellement, en leur donnant une portée éternelle, d'autres paroles d'un caractère spécial et passager.

Et la prophétie célèbre de Joël, ne se bouche-t-on point les oreilles pour ne pas l'entendre et les yeux pour ne pas la lire ? Et ne désobéit-on pas tous les jours, sous prétexte de soumission, à l'apôtre qui a dit : N'éteignez pas l'esprit ?

Pourquoi interdire à la femme la célébration des « sacrements » chrétiens ?

Ne serait-ce pas en partie parce qu'on la considère comme une sorte de droit divin réservé à une petite élite, qui touche de bien près à la sacrificature du prêtre catholique, si même elle ne lui est pas absolument semblable en mainte occasion ?

Nous touchons ici à un point de toute importance qu'il est impossible de traiter en quelques lignes. Nous ne ferons que l'effleurer, dans la mesure où il se rattache directement à notre sujet.

En effet, pourquoi est-il interdit à la femme d'exercer dans l'Eglise l'autorité

pastorale? Ne serait-ce pas justement parce que la charge de pasteur, telle qu'elle est remplie de nos jours, constitue presque toujours une usurpation — inconsciente la plupart du temps — de l'autorité suprême qui ne se peut exercer que par Jésus-Christ?

Cette usurpation s'explique par un besoin d'autorité inné au cœur de l'homme, qui est à la base de tout l'édifice catholique, et que la Réforme n'a pas su détruire complètement.

Les questions d'ordre invoquées par les protestants comme par les catholiques, pour la conservation de certaines formes ecclésiastiques, ne peuvent prédominer sur les autres. Car il est plus nécessaire d'être intérieurement dans la vérité que d'être extérieurement dans l'ordre. Et l'importance donnée aux formes extérieures du culte a été la première cause de la suprématie des prêtres et de l'autoritarisme des pasteurs. Nous en sommes convaincu, les cérémonies et les « sacrements » peu-